
Les Européens peuvent-ils accueillir l'Autre ?

A propos du racisme anti-maghrébin

Mohamed Mouaqit

L'immigré maghrébin est-il intégrable? Telle est la question à laquelle les Européens se trouvent confrontés depuis que la présence maghrébine s'impose comme un fait durable, voire définitif. Mais, interroge Mohamed Mouaqit, ne peut-on inverser la question et se demander si les Européens sont capables d'accueillir l'Autre?

La première interrogation est révélatrice par elle-même de l'attitude des Européens à l'égard de l'Autre: tant que la présence maghrébine se présentait comme un fait économique (le besoin de main-d'oeuvre), le problème de l'intégration ne se posait pas. Cela signifie que la présence maghrébine en tant que fait culturel ne faisait pas problème, non pas par tolérance, mais parce que ce fait culturel ne faisait pas sens, n'étant perçu que comme une présence passagère.

Mais l'étranger, qu'il soit de passage ou qu'il s'installe définitivement, est un tout. Il n'est pas découparable en entités dont certaines passeraient la frontière, tandis que les autres seraient refoulées par une sorte de "douane culturelle". Dissocier dans la personne de l'immigré l'économique du culturel pour admettre le premier et rejeter le second, est une attitude qui fait elle-même problème et qui, de ce fait, amène à reformuler l'interrogation en la retournant. Au lieu de se demander si l'immigré maghrébin est intégrable, il convient de s'interroger: les Européens peuvent-ils accueillir l'Autre? La notion d'accueil doit être

entendue ici dans sa dimension philosophique la plus large d'acceptation de l'Autre.

Ce renversement de la question est d'autant plus légitime que la présence de l'étranger maghrébin immigré en Europe est le produit de la violence et de la volonté de puissance européennes, avant d'être le résultat d'un choix individuel ou d'une contrainte conjoncturelle.

Lorsque je parle de l'Europe et des Européens, je n'ignore pas la complexité des situations et la spécificité de chaque expérience d'immigration dans chacun des Etats de l'Europe occidentale. Le procédé de généralisation se justifie dans ce texte par l'identification postulée de la culture raciste à une réalité historique européenne, sans que cette identification entraîne des conséquences identiques d'un Etat à un autre.

La diabolisation de l'altérité

L'immigration maghrébine est une nouvelle opportunité de la confrontation de la culture¹ européenne à la séculaire question de l'Autre, et sa réémergence est en soi la preuve que la culture européenne n'est pas parvenue à des-hypostasier l'existence ou la présence de l'Autre comme problème pathologique. Cela ne signifie pas que l'Autre ne fait pas problème par sa différence, mais que la différence de l'Autre n'a pas cessé, en tant que problème, de prendre une forme pathologique et irrationnelle. La question de l'altérité n'est certainement la spécificité d'aucune culture: toutes les sociétés se représentent négativement l'existence de l'Autre. Mais toutes les représentations négatives de l'altérité n'atteignent pas le degré d'une idéologie et d'une pratique aussi systématiques que celles qui se cultivent en Europe. Les manifestations les plus violentes, les plus systématiques et les plus institutionnelles de la diabolisation de l'altérité semblent être, dans l'histoire moderne tout au moins, le produit de la culture européenne.

L'existence d'une culture universaliste au sein de la culture européenne ne dément pas cette réalité. Si la réalité philosophique de cet universalisme n'est pas non plus contestable, en dépit de sa perversion par l'hégémonisme européen et de sa mise en cause par un discours moraliste qui lui reproche son hypocrisie, son accouplement avec le racisme forme incontestablement un paradoxe. Celui-ci n'est qu'apparent, car il peut être résolu par le raisonnement suivant: la force d'affirmation idéale d'une valeur est inversement et symétriquement proportionnelle à la force de sa négation réelle. Ce raisonnement est une reformulation de celui de Jacques Ellul: "Dans une société donnée, plus on parle d'une valeur, d'une vertu, d'un projet collectif ..., plus c'est le

signe de son absence"². L'histoire même des Droits de l'Homme en Europe est susceptible d'être éclairée par un tel raisonnement: si l'Europe a inventé les droits de l'Homme, c'est moins ou autant par grandeur du génie de ses philosophes que par l'excès de sa "barbarie" religieuse. On peut en conclure, tout au moins, que la culture universaliste européenne est le symétrique antinomique de sa culture raciste et vice-versa, et constater, à sa lumière, que l'antisémitisme et ses conséquences en Europe se conjuguent aux effets émancipateurs de l'universalisme des lumières, ou que l'effet émancipateur des lumières se conjugue à la continuité de l'antisémitisme.

Le Maghrébin immigré est donc un problème moins ou autant par sa différence culturelle que par l'attitude culturelle des Européens à l'égard de l'Autre. Que la présence maghrébine en Europe suscite un racisme anti-immigré, cela n'a aucun caractère exceptionnel. Au contraire, elle ne fait que confirmer la constance du phénomène de diabolisation de l'altérité par la culture européenne et son profond enracinement dans son imaginaire. Si ce phénomène semble s'effacer dans les moments de sécurité économique et sociale, il ne tarde pas à resurgir en temps de crise. Le racisme anti-maghrébin est précisément révélateur d'un malaise européen en cette fin de XXe siècle. Or, le Maghrébin se prête aisément à l'exclusion raciste: si le racisme n'a pas épargné, dans le passé, les rapports d'immigration inter-européens, il épargnera encore moins les rapports d'immigration euro-maghrébins d'aujourd'hui, car le maghrébin est à la fois un étranger et un musulman.

Dire que l'anti-islamisme est une composante de l'imaginaire européen n'est pas l'expression du ressentiment d'un "créant" (le contraire d'un mécréant) à la susceptibilité religieuse effarouchée, (loin de là ! comprenez qui voudra!), ni le résultat de l'observation d'une réalité nécessairement consciente. Quelques européens lucides admettent la réalité de cet anti-islamisme³ et beaucoup de faits — certains sont anecdotiques, d'autres le sont moins — en donnent l'illustration. J'épargnerai au lecteur un recensement de ces faits.

L'anti-islamisme désigne, dans ce texte, un ensemble de représentations et de préjugés à travers lesquels transparait une attitude de méfiance et d'hostilité à l'égard de l'altérité musulmane représentée comme un "ennemi", même si cette attitude ne prend pas nécessairement la forme ouverte d'une action agressive.

Le racisme anti-maghrébin se greffe sur un imaginaire anti-islamique encore bien vivant dans la culture européenne. L'Europe n'a certainement pas encore "digéré" l'Islam comme altérité religieuse. Paradoxalement, les deux composantes — en apparence antinomiques — chrétienne et laïque de la culture européenne concordent dans une même attitude de défiance à l'égard de l'islam.

C'est l'Eglise qui inculqua à l'Occident chrétien la peur du musulman et l'imposa à une société réticente au départ à une attitude d'hostilité⁴. A côté du juif, le "mal absolu", le turc, c'est-à-dire le musulman, fut érigé en figure de satan. L'humanisme universaliste des Lumières émancipa les juifs, mais l'expansionnisme capitaliste du XIXe siècle, alimenté par le nationalisme, fit converger l'universalisme chrétien et l'humanisme laïque des Lumières vers l'anti-islamisme.

La culture savante orientaliste des XIXe et XXe siècles porte la marque de cette convergence des contraires. L'orientalisme d'inspiration chrétienne, à défaut de christianiser les musulmans, tenta de christianiser l'Islam, de le "deshérétiser", voire de le prémunir contre l'assaut de la laïcité. L'orientalisme d'inspiration laïque, lui, chercha à le moderniser, à le gagner à l'esprit des Lumières et parfois, par raison d'Etat, à lui substituer le christianisme. L'antagonisme de la laïcité et du christianisme faisait place, vis-à-vis de l'Islam et des musulmans, à leur connivence. Face à l'Islam et à la faveur de l'inexorable effacement de l'Eglise devant l'Etat, le christianisme devint relativement cohérent avec la laïcité. Une telle cohérence peut être saisie aujourd'hui dans cet exemple anecdotique que fournit une déclaration récente du chef de l'Etat Français: lors du débat sur le traité de Maastricht, et en réponse à un journaliste qui l'avait interrogé sur le Liban, le président de la République François Mitterrand, représentant d'un humanisme laïque et républicain, juxtaposa dans une même réponse un neutralisme laïque (il s'est présenté comme "l'ami des Libanais, qu'ils soient chrétiens ou musulmans") et un favoritisme "laïco-chrétien" (il déclara qu'il avait "beaucoup d'affection en particulier pour les Libanais chrétiens parce qu'il y a tellement d'affinités anciennes, des sources culturelles et culturelles qui nous unissent")⁵. L'étranger chrétien est moins étranger pour l'Européen, même laïque, que ne l'est l'étranger musulman dont l'Européen conçoit difficilement qu'il puisse être comme lui un laïque ou un laïciste.

La persistance de l'anti-islamisme dans l'imaginaire européen tranparaît dans cette affaire, moins anecdotique, des foulards de Creil en France, déclenchée en octobre 1989.

Que dévoile le voile ?

Le face à face (non voilé) de la laïcité et de l'Islam lors de l'affaire des foulards de Creil est la continuation, sous une forme sécularisée et renouvelée, de la relation antagonique chrétienté/Islam. La disproportion entre la futilité de la cause (un fait local isolé) et la gravité de l'effet (un drame idéologique national) est telle que racisme anti-maghrébin et anti-

islamisme semblent se confondre et constituer une même réalité⁶.

L'antagonisme est déterminé certes par l'articulation du politique et du religieux qui sous-tend le laïcisme de l'idéologie française. Mais ce laïcisme ne détermine en fait que la forme conflictuelle de la relation de la France à l'Islam, celui-ci étant perçu comme théocratique. L'antagonisme est alors l'expression de la réactualisation de l'imaginaire fondateur de la modernité française. Toutefois, dans une France et une Europe où la modernité est en crise, et où la pensée de la post-modernité aspire à la succession sur les décombres d'une modernité désenchantée, le spectre de l'Islam théocratique réanime paradoxalement l'idéologie essoufflée de la modernité, comme si la France et l'Europe ne parvenaient plus à être fières de leur modernité qu'en s'opposant à l'Islam.

L'antagonisme est déterminé aussi et surtout par la disponibilité de l'imaginaire européen à l'anti-islamisme. C'est cet imaginaire qui détermine la forme pathologique et irrationnelle dans ce face à face de la laïcité et de l'Islam de l'affaire de Creil. Dès lors, la menace réelle du fait islamique maghrébin, mesurable et contrôlable, se confond avec la menace imaginaire, insaisissable et incontrôlable, de l'islam. L'intégration politique et sociale de l'immigré maghrébin, qui peut être ramenée à des mesures concrètes et imaginatives, alterne confusément avec la négation de son islamité, jugée en bloc inintégréable. La tolérance rationaliste de la laïcité, interférant avec l'imaginaire irrationnel de la peur de l'Islam, s'irrationalise en un intégrisme laïque paternaliste, qui veut surmonter sa peur en créant chez lui un modèle de l'Islam civilisé au service de l'"Islam barbare" de l'autre rive, mais reste arrogant devant tout questionnement par l'Autre de sa rationalité, même quand ce questionnement est rejoint par celui des Européens se situant pourtant à l'intérieur de cette rationalité et parlant en son nom⁷.

Ce que dévoile l'affaire des foulards, c'est la nécessité où se trouve le laïcisme français de se laïciser, c'est-à-dire de dépasser l'héritage irrationnel de l'imaginaire anti-islamique, de reconsidérer sa représentation de l'Islam en remettant en cause les préjugés qui faussent sa prétention à la connaissance scientifique, à connaître la dynamique interne de l'islam, historiquement plurielle et contradictoire, potentiellement sécularisable non seulement par effet mimétique d'acculturation, mais aussi par réévaluation de l'héritage historique de l'imaginaire islamique à partir des propres bases de la culture islamique, comme tentent de le faire un Mohamed Arkoun ou un Al-Jabri par exemple. Une telle entreprise de la part des Européens est malheureusement douteuse, même et surtout au niveau de la culture savante, comme l'illustre le livre de Bertrand Badie: "Les deux Etats" ⁸, où l'opposition manichéenne entre Occident et Orient sert encore de paradigme de connaissance de l'Islam.

Effets de conjoncture

Le racisme ne se nourrit pas seulement d'imaginaire, il est toujours tributaire d'une configuration historique spécifique. Celle qui prévaut en cette fin de XXe siècle expose le Maghrébin au rôle de stimulation d'une logique de "l'ennemi" en quête de renouvellement. Le maghrébin, en effet, fait converger en lui, par sa réalité d'immigré, un certain nombre d'effets de conjoncture:

— Il permet à la culture européenne d'extraire sa diabolisation de l'altérité du complexe de culpabilité dans lequel l'antisémitisme et ses conséquences l'avaient plongée, en euphémisant le racisme biologique traditionnel par un racisme culturel qualifié de néo-racisme. Mais le racisme biologique a été aussi dans le passé un racisme culturel et le racisme culturel d'aujourd'hui ne manque pas de relents biologiques. La forme culturelle du racisme d'aujourd'hui à laquelle s'expose l'immigré maghrébin en Europe ne peut donc être qu'un moyen d'occultation de la continuité du racisme et de l'antisémitisme traditionnels, et l'altérité maghrébine ne peut par conséquent assurer le rôle de substitution à l'altérité juive. La satanisation du juif et du Turc dans le passé de l'Europe chrétienne procédait de la symétrie religieuse entre le monothéisme déicide du judaïsme et le monothéisme bâtard de l'Islam. Le néo-racisme anti-maghrébin d'aujourd'hui ne peut être qu'indivisible de l'antisémitisme d'hier, et sa fonction réside justement dans l'effet de déculpabilisation de l'idéologie et de la pratique antisémites du passé récent.

— Il articule, par sa proximité géographique et historique, le processus de dualisation Nord/Sud, et incarne pour l'Europe ce Léviathan démographique affamé en mal d'expansion. Le pourtour méditerranéen devient ainsi le lieu où, au discours sur la Méditerranée comme mer de confluences et d'échanges, fait contrepoids une politique d'emmurement géographique de l'Europe. Cependant, ayant à l'oeil son anémie démographique en guise de prospective et les droits de l'Homme en guise de mauvaise conscience, l'Europe alterne les visas au compte-gouttes et les quotas d'étrangers, et s'empêtre dans des mesures et des débats où l'on cherche à exclure celui que l'on veut inclure et, inversement, à inclure celui que l'on veut exclure.

— Il stimule les nationalismes dans une Europe en voie de transnationalisation; mais en même temps, il transnationalise le racisme dans une Europe sans ennemi en quête de Nation. De surcroît, l'Orient communiste étant déchu et le Japon étant culturellement trop extrême, même s'il est commercialement trop proche, le vieil et proche Orient (non le Proche-Orient) musulman fait office de prêt à exclure, d'autant

plus que par le biais de l'immigré maghrébin, l'Orient est déjà en partie en Occident. Mais l'Orient proche devient lui aussi aussi extrême, idéologiquement parlant. L'anti-islamisme de l'Europe se conforte désormais de l'extrémisme islamique.

L'extrémisme islamique: un anti-occidentalisme

La culture chrétienne a satanisé le musulman, l'humanisme universaliste a laïcisé l'anti-islamisme européen. Celui-ci risque, aujourd'hui, d'être légitimé par l'émergence dans la culture de l'Orient musulman d'une composante anti-occidentale inédite. Certes, l'Islam, comme toute religion, a sa part d'exclusivisme idéologique. Toutefois, ce dernier n'atteignit jamais dans le passé l'extrémisme pathologique à la mesure de l'ampleur du phénomène de l'islamisme radical contemporain, pour reprendre l'expression de Bruno Etienne.

On peut même affirmer, en ôtant à cette affirmation tout caractère apologétique, que l'Islam, en tant que religion, est au fondement d'une attitude moins hostile à l'Autre. Le chrétien et le juif sont certainement des infidèles, mais leur appartenance aux "religions du Livre" en fait des protégés, des dhimmis (l'altérité reste, par contre, totalement négative lorsqu'il s'agit des "païens").

Bruno Etienne suggère une hypothèse explicative de la diabolisation de l'Autre par la culture européenne, en remontant au paradigme fondateur du christianisme: "A mon avis, écrit-il, la cause profonde de cette attitude correspond à un traumatisme qui n'a jamais été surmonté : le Christ est juif et le christianisme n'est jamais qu'une secte juive qui a réussi, parce qu'il met en scène la première victime qui soit dite innocente, et le paradigme du bouc émissaire. Mais cette présomption d'innocence fondatrice d'un nouveau pacte communiel (...) implique la culpabilité de l'autre, le juif qui l'a refusé comme tel devient à son tour victime de la communauté nouvelle. Là est la cause première et profonde de tout l'imaginaire hostile à l'Orient qui se traduit par le rejet pathologique de nos origines".⁹

Même si cette explication n'est pas suffisante, elle est plus que plausible. Dès lors, le paradigme islamique de l'altérité s'en trouve mieux ressorti. Hypothèse pour hypothèse, voici celle que j'avance: le syncrétisme de l'Islam opère une profonde homogénéisation idéologique du monothéisme, d'où le solidarisme théologique de l'Islam avec les "religions du Livre", la rétro-islamisation de l'histoire monothéiste (Abraham, premier "musulman" en tant que fondateur de la "hanifiya", c'est-à-dire de la croyance en un Dieu unique, et matrice de toutes les religions monothéistes), et la tolérance relative de l'Islam

envers les cultes chrétien et judaïque en terre musulmane; son optimisme philosophique dédramatise le tragique du religieux, d'où la désacrisation du Christ (Jésus n'est pas mort pour les musulmans) et la dé-sublimation conséquente du sacrifice fondateur (Jésus n'est pas Dieu), d'où aussi le non-ressentiment de son eschatologie; son magistère faiblement institutionnalisé lui permet de réduire les effets de dramatisation qui naissent des différences et des divergences. Ces données pourraient expliquer notamment pourquoi l'universalisme islamique maintient relativement indépendants entre eux le processus d'expansionnisme géographique des conquêtes arabo-musulmanes et celui du prosélytisme religieux.

Or, l'islamisme radical opère précisément une déviation par rapport au paradigme idéologique fondateur de l'Islam. Son anti-occidentalisme forge une idéologie de la diabolisation de l'Autre. Si le racisme se définit comme une idéologie et une pratique d'exclusion de l'Autre en tant que celui-ci est différent et seulement parce qu'il est différent, l'extrémisme islamique apparaît comme une mise en forme idéologique d'une exclusion anti-occidentale justifiée à partir de la représentation pathologique de la différence de l'Occident. Il s'agit en quelque sorte d'un "racisme" inoffensif, dans la mesure où il ne s'est pas traduit en une idéologie et une pratique très formalisées et institutionnalisées de l'exclusion, par lesquelles se reconnaît le racisme sociologique. Son fonctionnement idéologique est toutefois le signe d'une réactualisation et d'un renforcement, par un rééquilibrage au profit de l'élément antagonique le plus faible, de l'opposition manichéenne Occident-Orient.

L'extrémisme islamique — il faudra bien que les Européens le comprennent un jour — est aussi la réponse à l'anti-islamisme de l'Europe. Celui-ci ayant le triste privilège de l'antériorité historique, l'extrémisme islamique est une réponse négative non pas directement à la modernité européenne, mais à sa cohérence laïco-chrétienne anti-islamique.

La présence de l'immigré maghrébin en Europe représente un enjeu considérable: la laïcisation de la question de l'altérité, aussi bien du côté de l'Europe que de celui de l'Islam. Le racisme anti-maghrébin et l'anti-occidentalisme de l'extrémisme islamiste seront soit des obstacles à/ soit les signes de l'échec de/ cette entreprise de laïcisation.

Mohamed Mouaqit est professeur à la Faculté de Droit de Casablanca.

Notes:

- 1 Je définis le mot "culture" comme un ensemble de valeurs-idées et de valeurs-pratiques "cultivées", dans une société ou un groupe de sociétés.
- 2 Jacques Ellul, *Le bluff technologique*, Hachette, 1988, p. 163. Mais l'idéologie raciste en Europe est telle que, comme l'a montré Pierre-André Taguieff, son antidote, l'universalisme, s'en trouve lui-même perverti.
- 3 Voir Jean Baudrillard, *La guerre du Golfe n'a pas eu lieu*, Galilée 1991
- 4 Voir J. Delumeau, *La peur en Occident*, Fayard, collection Pluriel, pp. 332-355
- 5 *Le Monde* du 05/09/1992.
- 6 "Que seul le "voile islamique", écrit Pierre-André Taguieff, ait été l'occasion de réactions de rejet catastrophistes, venant de presque tous les bords idéologico-politiques (l'affichage d'une identité chrétienne ou juive n'engendrant nulle passion, mais seulement, dans certains cas, une stigmatisation rhétorique pour équilibrer la dénonciation de l'"islamisme"), constitue le meilleur indice de ce que, dans l'espace des mythes politiques, le sentiment identitaire n'est affecté que par le "danger islamique"; in "Mobilisation national-populiste en France: vote xénophobe et nouvel antisémitisme politique", in *Lignes* N°9, mars 1990, p. 99.
- 7 Bruno Etienne est l'un des rares intellectuels français à équilibrer dans sa démarche l'exigence de maîtriser l'altérité islamique et la nécessité de questionner l'identité française et européenne et de tempérer son unilatéralité arrogante.
- 8 Fayard, 1986.
- 9 *La France et l'islam*, Hachette, 1989, p. 135